



PRÉSENT

L'ANIMAL QUI EST EN NOUS

Pourquoi nous projetons-nous autant dans les animaux ? Des mascottes sportives aux héros de dessins animés, des totems ancestraux à nos chiens et chats chouchoutés comme nos bébés, ils peuplent nos récits et notre quotidien. Derrière cette omniprésence se cache peut-être une vérité plus profonde : l'animal n'est pas seulement autour de nous, il est aussi en nous. Par Emmanuel Grandjean

Les Hamar d'Éthiopie cultivent un étrange rituel. Peuple nomade d'environ 46'000 personnes, ils vivent dans la basse vallée de l'Omo où ils pratiquent une économie mixte fondée sur l'élevage, l'agriculture et l'apiculture, complétée par la chasse et la cueillette. Arrivé à l'adolescence, chaque membre de la tribu peut décider de choisir un bovin du cheptel pour en faire son animal favori. Un rapport très particulier dès lors s'instaure entre le jeune et l'animal. Il passe par la transformation de la bête élue. Ses oreilles sont crénelées, la peau sous son cou est incisée, sa robe marquée de motifs géométriques et ses cornes déformées. Une fois ces modifications effectuées, le bœuf acquiert le statut de préféré, ce qui assurera, selon la croyance tribale, la bonne fortune à son propriétaire. Lequel reçoit un nouveau nom inspiré de la couleur de la robe de son double ruminant. L'homme et la bête ne font dès lors plus qu'un.

Animal-totem

Cette identification de l'être humain à l'animal vous semble exotique et curieuse? Et pourtant, les Hamar ne font que ritualiser une projection presque banale. Commandant afghan influent, héros de la résistance contre l'invasion soviétique et les

Talibans, Ahmad Shah Massoud n'était-il pas surnommé «Le lion du Panjshir»? Chez les Amérindiens, peuple animiste par excellence, chaque natif porte dans son nom, parfois aussi dans son prénom, celui de l'animal-totem auquel il s'identifie spirituellement. Dans un tout autre genre, l'équipe de football américain de Miami n'a-t-elle pas choisi le dauphin comme emblème? Dans un cas – le courage du félin – comme dans l'autre – l'agilité du mammifère marin et son intelligence – les aptitudes de l'animal caractérisent celui qu'il qualifie, mais lui apportent aussi force et puissance.

Quel est notre lien avec le monde bestial? Qui sommes-nous, nous, humains, à côté des animaux? N'avons-nous pas beaucoup perdu en cherchant à nous en détacher pour affirmer notre condition de créatures intelligentes? Pour le philosophe Jacques Deschamps, il est justement urgent de renouer avec

Page précédente: Masque rituel dogon d'Afrique de l'Ouest en forme de tête de lièvre. (Zeynep Ozdelice)

Ci-dessous: Un jeune de la tribu des Hamar d'Éthiopie en compagnie de son animal favori reconnaissable aux transformations appliquées sur les cornes, le cou et les oreilles du bovin. (Jérôme Dubosson)





L'équipe des Dolphins de Miami. (DR)

notre animalité jugée honteuse. Sans elle, pas de rapport harmonieux avec la nature qui empêche la violence, le chaos et la destruction.

Fabuleux bestiaire

L'animal est en tout cas l'un des premiers sujets de l'histoire de l'art. Les dessins d'aurochs et de mamouths recouvraient déjà les parois des grottes de l'ère paléolithique, celui qui les peignait cherchant à capturer, par l'image, la puissance sauvage de ces bêtes avant de partir les chasser. Il traverse ensuite les siècles sans jamais perdre de son énergie expressive. Il incarne tour à tour une force à invoquer, une entité à honorer ou une altérité à comprendre. De fabuleux bestiaires venus d'Afrique, d'Asie et d'Amérique rugissent ainsi dans tous les musées d'ethnographie du monde. Un règne animal métaphorique fait de masques léopard en bois, de mâts totémiques en cèdre où s'empilent corbeaux, loups et serpents à deux têtes, de fabuleux fétiches à travers lesquels sont invoqués les esprits protecteurs, comme ce fameux chien-force bicéphale, les gueules entrouvertes, hérissé de lames et de clous que conserve le Musée Barbier-Mueller. Pour autant, ce rapport ontologique n'est pas le fait des seules sociétés animistes. Faites un tour dans n'importe quelle animalerie pour constater l'importance fulgurante qu'ont prise ces dernières années nos compagnons à quatre pattes dans nos vies. Aliments de régime, glaces, jouets de toutes sortes, dans toutes les matières et pour toutes les activités, caisses à chat autonettoyantes... Sans parler des soins vétérinaires qui se rapprochent



*L'une des pièces de la collection
«It's a jungle out there», automne-hiver 1997-1998
d'Alexander McQueen. (Alexander McQueen)*

de la médecine humaine. L'animal est désormais un membre de la famille, au même titre qu'un enfant. Montaigne parlait de notre «cousinage» avec les bêtes. Peut-on dire que les animaux sont donc nos frères? A cette question, la philosophe Corine Pelluchon répondait au journal *Le Monde*: «*Oui et non. Il y a entre eux et nous une fraternité au sens où nous éprouvons notre appartenance à une même famille, à la communauté des êtres sensibles. Comme nous, les animaux sont faits de chair et de sang; ils souffrent, éprouvent la douleur, la joie, le plaisir et ils ne veulent pas mourir. Cependant, il y a dans le mot frère quelque chose qui induit en erreur. Claude Lévi-Strauss employait cette expression que j'aime bien: l'animal est <le plus autrui de tous les autrui>. Les animaux ont une altérité radicale qui fait que, bien souvent, nous ne les comprenons pas. En cela, ils sont nos professeurs d'altérité car cette opacité souligne les limites de notre connaissance.*»

Mode animale

Une relation que Cédric Sueur, professeur en éthologie et en primatologie à l'Université de Strasbourg, appelle aussi «la décolonisation des animaux». Soit le fait de ne plus considérer les bêtes comme des ressources à exploiter, mais comme de véritables partenaires de vie doués de conscience, de mémoire, de joie, mais aussi capables de souffrir. De là à se prendre pour eux? Les frontières entre les mondes humains et non humains deviennent plus poreuses. Ainsi, l'animal n'est jamais seulement un autre. Il devient parfois une extension de nous-mêmes. Il interroge notre place au sein de la communauté du vivant, et la manière dont nous définissons, ou re-définissons notre propre humanité. Loin d'être périphérique, l'animal est au cœur de notre manière de penser, de créer et d'habiter le monde. Jean de La Fontaine, et l'auteur grec Ésope avant lui, s'étaient pareillement amusés à faire parler des cigognes, des corbeaux et même des

cigales. Politiquement, leurs fables, et surtout leurs morales, passaient aussi sans doute mieux si elles étaient exprimées par des bestioles philosophes. Une ficelle qui porte encore largement ses fruits, vu le succès de films tels que *Madagascar* ou *Zootopie*.

La mode est une autre source inépuisable de ce genre d'hybridation. Déjà par la similitude du vocabulaire. Ne parle-t-on pas de robe pour désigner la couleur d'un cheval? Ou de griffe pour qualifier une marque de vêtements? Ensuite par la profusion de collections et tenues que l'animalité inspire. Et bien sûr aussi parce que par nature, et depuis la nuit de temps, l'humanité utilise

le cuir et la fourrure pour se couvrir. Pour sa collection «It's a jungle out there» en 1997, Alexander McQueen présentait une robe percée au niveau des épaulettes de cornes d'une gazelle de Thomson. «*Une pauvre petite créature qui se situe tout en bas de la chaîne alimentaire dans la savane. Dès sa naissance, elle est condamnée, en quelque sorte. C'est déjà une chance si elle survit quelques mois, expliquait alors le styliste dont les mécanismes de la nature et les animaux ont toujours influencé le travail. C'est ainsi que je vois la vie humaine. On peut tous être éliminés très facilement... On est là, puis on disparaît. Dehors, c'est la jungle!*» ■



Nick Wilde et Judy Hopps, le renard et le lapin héros du film *Zootopie*. (Walt Disney Pictures)